1

Je tiens d'abord à faire remarquer qu'on m'a toujours considérée comme une personne normale. Je n'ai jamais cru ni aux morts-vivants ni aux maisons hantées. D'ailleurs, je ne crois en rien. Ni en mon médecin, qui confond l'acné avec la rougeole, ni en mon député, qui confond mon portefeuille avec le sien, ni en mon mari, qui me confondait avec sa secrétaire. Je suis sur terre ce qu'on peut faire de plus incrédule. Mon fils Constantin, élève en 5e 4, est, comme il se doit, l'exact contraire de moi. Que les Martiens existent ne fait pour lui aucun doute. Moi, après six heures de boulot dans mon CDI, quand je me retrouve piégée dans un bouchon, boulevard du Président-Wilson, il vaut mieux ne pas me demander si je crois au Père Noël.

Ce jour-là, c'était un 24 janvier (entre autres qualités inutiles, j'ai une excellente mémoire des

dates), j'avais discuté avec le professeur principal des cinquièmes 4, monsieur Logé-Dangerre.

– Vous avez vu ce que lisent nos chers élèves, en ce moment ? me demanda-t-il en posant une pile de *Fourberies de Scapin* sur mon bureau, au CDI.

– Molière, constatai-je.

– Non. Ça, c'est ce qu'on étudie en classe. Aucun élève ne l'a lu et aucun n'a l'intention de le lire.

Monsieur Logé-Dangerre est un professeur de français assez désabusé. Il sortit de sa sacoche un petit bouquin noir et corné.

– *La Malédiction du vampire*, marmonnai-je, en regardant la couverture éclaboussée d'hémoglobine bien fraîche.

– Je l'ai confisqué tout à l'heure au petit Joderan. Vous voyez qui je veux dire ? Un joufflu à qui on a envie de filer des claques.

Je hochai la tête. Marc Joderan est un pauvre gosse (mal) élevé par sa tante.

Je feuilletai le livre. Chapitre 1 : « Le cercueil vide ». Chapitre 2 : « La mort est au rendez-vous »…

– Ils ne lisent plus que ça, commenta monsieur Logé-Dangerre. Il faut voir les titres ! *L'Homme au hachoir* ou *Mamie Dracula* !

– Au moins, ils lisent quelque chose, remarquai-je.

– Si votre fils ne mangeait plus que des hamburgers, est-ce que vous diriez tout aussi tranquillement : « Ah, bah, au moins, il mange quelque chose » ? Vous savez ce que m'a demandé le grand Cardon ? Si *Les Fourberies de Scapin* « foutaient les boules » ?

Atterré, monsieur Logé-Dangerre répéta à mi-voix :

– « Foutaient les boules », Molière !

Après avoir poussé ma porte, ce soir du 24 janvier, je restai un moment dans l'entrée à renifler. D'ordinaire, mon appartement sent la nouille froide et le vieux chien. Or il flottait, ce soir-là, une extraordinaire odeur de muguet à deux sous. C'est un atomiseur d'ambiance ou une andouillerie de ce genre, pensai-je.

– Constantin ! Qu'est-ce que tu as encore acheté…

Mon fils était à plat ventre sur la moquette du salon en train de… lire. Un saisissement de joie me fit oublier mon premier mouvement d'humeur.

– Tu lis ?!

– Ouais, trop mortel, me répondit Constantin, levant dans ma direction la couverture du bouquin.

L'Homme au hachoir. Je me rembrunis.

– C'est Joderan qui me l'a passé, ajouta mon fils. Il a toute la collec. Sauf un que Logé-Danl'cul lui a confisqué.

– Constantin ! Je t'interdis de… D'abord, c'est un très bon prof. Et c'est quoi, ce parfum ?

– Qué parfum ?

Il renifla et se mit à rire.

– Ah ouais, ça schlingue, dis !

Donc, il n'était pas coupable. C'était probablement une remontée par la ventilation d'un déodorant W.-C. Une copie double oubliée sur la moquette attira alors mon regard. *« J'apprends à me taire. Tu apprends à te taire. Il apprend… »*

– C'est quoi, cette punition ?

– Qué puni… ? Ah ouais, ricana Constantin. *« Je ferme ma gueule, tu fermes ta gueule, il ferme sa gueule… »* C'est le principal. Punition collective.

Le principal, monsieur Bertrand, venait d'arriver. Lunettes d'écaille, joues creuses, pas un rigolo. Les élèves n'ont même pas réussi à lui trouver un surnom.

– Et pourquoi vous a-t-il punis ? insistai-je.

– C'est parce que Joderan avait dit à Cardon que c'était pas vrai que sa mère était partie, enfin un truc dans ce jus, et comme Cardon, il peut pas savoir, alors, c'est n'importe quoi ce qu'y raconte.

D'ailleurs, y dit que j'ai pas de père. Alors, moi, j'y ai dit « ta mère, la pute ». Donc, ça a fait la baston et le principal s'est pointé.

Je regardais mon fils, les yeux exorbités, essayant de retenir le fil de ses propos entre mes mains serrées. Mais de quoi parle-t-il ?

– Au fait, m'man, où qu't'as mis mon kimo d'judo ? mâchonna-t-il.

– Mais parle français ! Articule ! Ça fait six mois que ta grand-mère ne comprend plus ce que tu lui dis. Ton kimono est en bas de ta commode.

– Nan.

– Si. Je l'ai rangé hier. Tu as des yeux pour voir et tu…

Tout en ronchonnant, je me dirigeai vers sa chambre et ouvris le tiroir du bas de sa commode. Pas de kimono. En revanche :

– Veux-tu me dire ce que fait la louche en argent avec tes slips ? m'écriai-je.

Je n'obtins bien sûr aucune réponse et je restai un moment à me dévisager dans la louche qui me renvoyait mes traits déformés par la courbure. Je ne me souvenais plus de l'avoir astiquée à ce point.

– Ce doit être madame Vandrette, murmurai-je, par besoin de m'en convaincre.